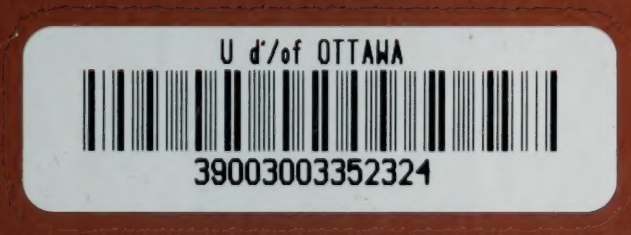
Q
03
6C6
22



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/contesenvingtlig00burn

CONTES EN VINGT LIGNES

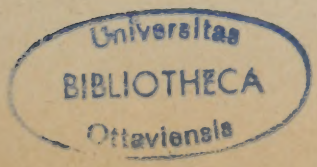
ce

MARGUERITE BURNAT-PROVINS

MAI 1 1973

Contes en vingt lignes

Editions
des
TABLETTES
Saint-Raphaël
1922



PQ
2603
.U6C6
1922

LE PUITS

Des paysans, ayant bu de l'eau d'un puits, s'empoisonnèrent.

Ceux qui cherchaient la cause de ce malheur trouvèrent. au fond du puits la Vérité, mais morte et décomposée depuis longtemps.

LA PIERRE

Un voyageur, ayant exploré pendant de longues années les contrées lointaines, revint dans son pays et se fit bâtir une maison pour y vivre en paix.

Mais avant qu'elle fut achevée, une pierre, en tombant, lui écrasa la tête et sur cette terre il ne connut point le repos.

LE REMORDS

Un fils unique ayant donné son cœur à une jeune fille que sa mère lui défendait d'épouser, l'aimée lui proposait de fuir.

« Viens, disait-elle, tu m'auras plus longtemps que tu n'auras ta mère. »

« Oui, répondit le jeune homme, mais je t'aurai peut-être moins longtemps que le remords »

Et il s'enfuit tout seul.

LA CURIEUSE

A travers une prairie le Temps galopait, selon son habitude.

Une femme, qui travaillait par là, saisit son bras, s'y cramponna.

Que fais-tu donc, cria le Temps, aurais-tu cette prétention folle de m'arrêter.

Nullement, répondit la femme, si je ne te lâche pas, c'est que je veux s'avoir où tu vas.

L'AVEUGLE

Un aveugle de naissance vivait dans son village toujours gai et content. Il ne paraissait pas souffrir de son infirmité.

Appelé près du chatelain, un chirurgien célèbre venu dans cet endroit l'aperçut et se mit en tête de lui donner la vue. Il réussit à lui ouvrir les yeux.

Dès qu'il connut tout ce que montre la lumière, le campagnard fut saisi d'une incurable tristesse et mourut de chagrin.

LA GRENOUILLE

Une grenouille sautait tranquillement dans un pré où des paysans travaillaient.

Un enfant qui la vit poussa des cris terribles, sa mère en fit autant, et, s'armant d'un baton, vint frapper la bête innocente qu'un homme acheva à grands coups de trident.

Quand elle fut morte et broyée, véritable objet de dégout, l'enfant la releva pour en faire un jouet et se mit à rire aux éclats.

LA MORT

DEBOUT dans son pré, un faucheur regardait son ouvrage.

La Mort qui passait sur les herbes s'approcha et lui dit :

« Veux-tu que j'aiguise ta faux ?

Soit, dit le faucheur, en tendant la lame courbée. »

La Mort sourit, l'aiguisa, et, pour en éprouver le fil, d'un seul coup elle faucha le reste du foin et l'homme qui était debout.

LE GRAIN

Le propriétaire de champs immenses ayant terminé sa récolte, s'aperçut un matin que tout son froment était noir.

Au milieu de ce désastre, un grain seul demeurait blanc et pur.

Le cultivateur, en le découvrant, reconnut un avis de la Destinée.

Il prit le grain sans rien dire et s'en alla le confier à une terre jusqu'alors inconnue.

Le temps venu, pour lui seul se levèrent les moissons les plus belles que l'on eût jamais vues.

L'EPREUVE

Un mari soupçonneux, voulant mettre à l'épreuve la fidélité de sa compagne, la laissait seule de longues heures avec un de ses amis.

Pendant ces entrevues, en attendant le moment de les surprendre, il s'accoudait à la fenêtre et regardait dans la rue.

C'est de là qu'il aperçut, au balcon d'une maison voisine, une femme beaucoup plus belle que la sienne.

Il fut saisi, à sa vue, d'une passion telle qu'il abandonna pour elle et sa maison et l'épouse dont il était si jaloux.

LE DIADÈME

Au milieu d'une fête, dans une capitale d'Orient, une courtisane contempla au front de la reine, un diadème d'émeraudes resplendissant.

Elle dit à son amant :

« Je ne t'appartiendrai plus que le jour où tu me l'auras donné. »

Il employa une année de sa vie en ruses pour réaliser le dangereux caprice et lui apporta le trésor.

Devant son miroir, la courtisane l'essaya et lui dit :

« Il est trop grand, il est trop lourd, vraiment je ne l'aurais pas cru.

Le lendemain, la justice s'empara du coupable et il eut la tête tranchée.

LA FLEUR

Il y avait une fois une femme qui était une victime, un homme qui était un assassin.

Or, l'assasin se mit en devoir de tuer la victime et celle-ci tenait à la main une fleur.

Quand elle fut près de succomber sous les coups, et qu'ayant perdu tout son sang elle exhalait à peine un souffle, la femme se redressa faiblement, frappa son bourreau de cette fleur et rendit le dernier soupir.

Alors, un de ceux qui assistaient à ce crime, car les yeux des hommes sont cruels, ne put s'empêcher de dire :

— Fallait-il que cette femme fut mauvaise et comme il a bien fait de la tuer ! »

LE SUPPLICE

Un homme révolté par une effroyable injustice, pria la Destinée de le venger de son ennemi.

La Destinée entra chez le coupable et mit une folie sur son front :

« Tu marcheras, lui dit-elle, sur les traces de tous les pas que tu fis depuis ton enfance. »

Et il s'en alla, reprenant les routes, les chemins, les sentiers.

« Sois satisfait, dit alors la Destinée à celui qui lui avait confié sa vengeance, le pire des supplices n'est-il pas de recommencer.

DÉCEPTION

Une femme fouettée jusqu'au sang par la vie, appelait la mort à grand cris.

Au soleil de midi, l'ombre d'une faux se dessina sur le seuil et le masque sans chair apparut.

— Que veux-tu de moi ? dit la Mort.

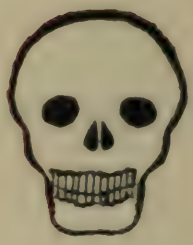
— Que tu m'emportes, répondit la femme. J'ai trop souffert :

— Tant que tu le dis ?

— Plus que je ne puis le dire.

— Eh bien, s'écria la Mort en riant, s'il en est ainsi, tu peux attendre un moment.

Et elle entra dans la maison voisine où l'on chantait.



DECEPTION

LE DIAMANT ET LA NOISETTE

Sur une place d'Ispahan, un philosophe qui croquait des noisettes rencontra un marchand notable dont la main portait les feux d'un superbe diamant.

Comme ils se connaissaient, ils se saluèrent et le philosophe dit :

— Je me sens en humeur de conclure une affaire, veux-tu cette noisette en échange de ton diamant ?

— Jamais, répondit l'autre, je n'ai vu un pareil marché.

— On le voit pourtant chaque fois que l'aube recommence, car le diamant c'est l'amour, la noisette, l'indifférence, cela s'échange tous les jours.

L'AIR ET L'EAU

Tout en se promenant au bord d'un gouffre, le Médecin dit au Poète :

— De quoi te plains-tu ? Ton œil est ouvert, je te vois debout, tu n'es pas malade.

Mais le patient répondit :

— Si l'oiseau qui a des ailes devait vivre plongé dans l'eau le plaindrais-tu ?

— Oui.

— Si le poisson que la mer baigne devait en sortir pour vivre dans l'air, le plaindrais-tu ?

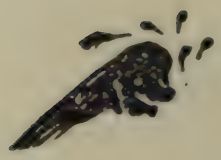
— Oui.

— Je suis le nageur qu'une main mauvaise a tiré des flots, il faut que je meure.

Je suis l'être ailé fait pour les nuages, mon âme légère l'homme l'a touchée, elle est devenue de plomb.

Mon cœur a mille ans, comme elle, il m'entraîne.

Et il se laissa choir dans l'abîme sans fond.



LE POIGNARD

Dans un pays plein de lumière et de chaleur, une ballerine célèbre par son art et par sa beauté, s'éprit d'un prince jeune et superbe.

Lui n'avait point d'amour pour celle qui lui disait :

— Si tu me trompes, je mourrai.

Il ne croyait ni à ses propres paroles, ni à celles des femmes. Ainsi vont les choses et il la trompa.

Quand la dame l'apprit, elle lui fit cette demande :

— Donne-moi un poignard pour ouvrir les nombreux messages que mes admirateurs m'envoient.

Il choisit une arme très précieuse et lui en fit présent.

Or, dès qu'elle l'eut prise, elle s'en perça le cœur.

POUR UNE FOIS

A l'entrée d'une forêt, un matin de printemps, l'Amitié et l'Amour se rencontrèrent.

Après un instant de méfiance ils se donnèrent la main.

— Que faites-vous ici, Madame ? questionna l'Amour.

— Le genre humain me fatigue, répondit l'Amitié et je viens chercher sous les arbres un peu de solitude et de tranquilité.

— Moi de même, soupira l'Amour, en fermant à demi ses beaux yeux malicieux.

Comme ils allaient prendre un étroit sentier, le

vieil Amour, qui se sait partout le plus jeune, s'effaça poliment pour laisser passer sa compagne.

— Non, lui dit l'Amitié, il n'est ici ni hommes ni femmes, nous sommes seuls, laissez-moi donc vous suivre pour une fois.

LE ROUET

Assise devant sa porte, une paysanne filait à son rouet, lorsque survint une femme agile dont les yeux luisaient.

Un instant, arrêtée, elle considéra l'ouvrage de la fileuse et lui dit :

— Prête moi ton rouet.

— A votre aise, consentit l'autre en lui cédant sa place.

Mais à peine l'étrangère avait-elle fait mouvoir la roue, qu'elle cassait le fil en riant, le jetait et recommençait.

Stupéfaite de cette folie, la paysanne s'écria :

— Jamais je vis semblable travail, qui donc vous apprit à filer ainsi ?

— Le Destin, répondit l'inconnue en se levant, je m'appelle la Vie. Ne le savais-tu pas ?

LE DÉSIR

Possesseur de trésors et lassé de ses biens, un Persan se coucha sous un arbre dans ses jardins.

En sentant le vent rapide frôler son visage, il souhaita l'agilité du vent.

Perché sur une branche un oiseau chanta divinement, il envia le chant cristallin de l'oiseau.

Un papillon, posé sur une corolle éclatante, rivalisait de beauté avec elle et le maître de tant de richesses convoita la fragile parure du papillon et de la fleur.

Mais, comme ce sont là choses qui ne se paient, cet opulent mortel sentit plus que jamais la vanité de sa fortune.

Rentré dans son palais, il distribua ses biens pour aller vivre, humble et sage, au milieu des splendeurs de la nature et dans l'admiration de son perpétuel désir.

LE GAGE

Un jour, un homme qui était fort et beau s'agenouilla devant une femme et lui dit :

« Je suis à toi tout entier ».

Comme gage de son amour, il lui remit un joyau des plus brillants.

La femme suspendit à son col le bijou, elle enrichit son corps des caresses et des baisers de cet homme et l'adora.

Ce furent des jours et des nuits que le don de la vie elle même ne peut payer.

Mais, un soir l'homme ne revint pas.

Gardant son cœur et sa chair fidèles, la femme attendit, puis tomba malade de regret et de douleur.

La pauvreté entra dans sa maison.

Elle fit venir le lapidaire et lui proposa le joyau.

Mais il se trouva que la pierre était fausse et cette femme mourut de faim.

LE GAGE

LA STATUE

Un grand seigeur, qui ne vivait que pour sa femme, la perdit.

Sur son ordre un artiste des plus renommés fut appelé au chevet de la morte, la contempla longuement et fit d'elle une statue si ressemblante qu'on croyait la voir respirer. Chaque jour, le mari désespéré allait passer des heures aux pieds de la dame de marbre.

Jalouse de sa douleur, sa mère lui dit :

« Vos regrets sont bien criminels, car notre espoir doit être au-delà de la terre ».

Et ce jour là, plus triste encore, le veuf s'en fut retrouver la froide image.

Comme il prenait en ses mains les mains jointes, celles-ci s'entr'ouvrirent et, sur les doigts vivants, se refermèrent à jamais.

Chacun put voir la récompense de ce persévérant amour car, dans son émotion d'avoir animé la statue, le seigneur mourut de bonheur, prisonnier du fantôme qu'il avait adoré.

LA RIVIERE

Un sage, cheminant sur une route, vit un homme absorbé, qui paraissait rempli de tristesse.

— Quel est ton mal? lui dit-il.

— Je me souviens.

— Ne garde pas le souvenir plus que le toit ne garde la fumée, plus que l'arbre ne garde l'oiseau ; il est plein de traîtrise et s'enfonce comme une épine dans le fruit sacré du cœur.

— Donne-moi donc un remède.

— Invoque la noble Indifférence, la voici qui vient.

— Que fais-tu du souvenir ? lui demanda le désolé.

La nouvelle venue étendit la main.

— Il est là-bas, je le laisse dormir, couché dans la cendre de l'horizon, et je vais !

Le malheureux eut un soupir.

— Tu n'es pas faite pour moi !

Et l'Indifférence passa.

Une rivière coulait tout près de là. L'homme se leva, alla déposer sur la berge son ambition, sa souffrance, et quelques objets précieux, puis ayant regardé une dernière fois en lui et autour de lui la lumière et la vie, il plongea et disparut.

Tous les roseaux chantaient, car le jour était beau.

LE VISAGE PERDU

LOIN, bien loin dans le passé, au temps divin où l'art était le maître de la Chine, Yan-Li peignait.

Sur le fin papier et la soie livide, son pinceau traçait des figures précises, des hommes, des dieux, des oiseaux.

Ayant connu son talent, l'empereur la fit venir en son palais pour travailler. Elle y rencontra Men-Tchang et l'aima.

Il partit, elle ne le vit plus.

Sans doute par un sortilège, rien ne put demeurer au fond de sa mémoire, elle oublia son sourire et ses yeux. Comme dans un nuage les traits étaient fondus, le visage perdu.

Elle se mit à le chercher dans les jardins et dans les salles, dans le temple et les pavillons.

Elle le chercha dans le miroir épais de l'eau, dans les brumes de l'horizon, mais sans espoir.

De guerre lasse, elle s'en fut prier les dieux de lui inspirer un moyen de le retrouver.

Les dieux lui répondirent : Il lui faut le sang de ton cœur.

L'artiste serra contre sa poitrine le rosier le plus aigu des parterres impériaux, le sang coula, elle y rougit son pinceau. Sous le trait de pourpre chaude l'absent enfin reparut, après la deuxième touche la main retomba glacée.

Yan-Li, la fidèle, était morte mais le visage aimé vivait.

L'AÉROPLANE

L'AÉROPLANE

Le grand oiseau blanc s'envola par dessus la mer, fier de porter en son milieu, comme un cœur, l'homme vivant.

La frégate, qui fauche le vent, lui dit :

— « Où t'en vas-tu ainsi avec cet homme, comme avec un enfant ? »

— « Je dois faire le tour du monde entre l'aurore et le couchant ».

Ils virent, au cours du voyage, les mares bleues, les côtes grises, peut être des forêts et des capitales peut-être, si bas.

Ils les virent et ne les virent pas.

L'oiseau chanta : « Ceci n'est que poussière, allons vers plus de clarté ». Il chanta : « Donne-moi du sang ». Et l'homme lui donna du sang.

Et puis il oublia ceux qui l'aimaient et cette maison si petite où l'on attend. La nuit venait, ils partirent pour les étoiles.

Mais, en leur chemin, rencontrèrent dame comète qui riait en courant et tenait à peine d'une main sa traîne. Elle dit :

« Oh le bel oiseau blanc ! Depuis tant de milliards d'ans que je vole, jamais je ne vis son pareil et je le prends.

Elle tendit son doigt lumineux. L'oiseau s'y posa dans sa course folle. Et chaque soir, auprès de la maison petite où l'on attend, tous ceux qui, si longtemps, ont caressé de leur espoir les fuyantes ailes, ceux qui aimèrent l'homme volant, regardent au ciel et se disent :

« Où sont-ils donc ? Où sont-ils donc maintenant. ».

DAME NEIGE

Je dois vous parler de cette femme habillée de blanc qui vécut à la montagne, dans un pays dont j'ai connu chaque pierre et chaque sentier.

Sa maison, brune et blanche au bord du chemin, était si attrayante que le soleil du matin la prenait entre ses bras dorés, et la gardait jusqu'au soir, navré de la quitter pour disparaître derrière les cimes pointues qu'on nomme les Aiguilles Vertes.

Cette femme aimait le soleil.

Elle aimait son amant, grand comme l'alcée qui croissait dans le courtil et penchait la tête. Lui aussi la regardait du haut de sa vigueur et de sa tendresse, elle se sentait alors toute petite heureuse et protégée.

Le vingt-et-unième jour de Juin, elle alla, par le chemin bordé d'immortelles, jusqu'au bout de l'éperon où la ruine, qui achève de mourir, se couche un peu plus chaque soir.

Ayant abrité ses yeux sous sa main, elle regarda venir le cortège d'Eté qui se déployait dans la vallée.

Tout était rouge et or.

Au faîte des tours aériennes, le vent sonnait ses grandes cloches, la montagne tremblante se pâmait d'aise et de chaleur.

La femme tendit ses bras nus à la lumière, agita ses doigts comme des flammes et lança son rire en offrande au devant du dieu qui s'avançait

Ce jour-là commença pour elle une féerie d'amour et se levèrent de rousses moissons de volupté.

La jeune tête de son ami brillait comme le blé nouveau et fleurissaient les bleuets de ses yeux. Sur ses lèvres fermes, la femme aspirait le chaud bonheur au goût de fruit mûr, et l'extase, et le grand sommeil du milieu du jour, de l'heure où la nature craque, immobile, lourde de tous les trésors qui croissent dans son sein.

Alors, elle fit des bouquets de roses et les donna.

Une pluie de feu tombait sur les prés, sonores du chant métallique des insectes réjouis.

Les noyers versaient l'eau bleue de leur ombre et les ruisseaux couraient à la poursuite des rayons dansants qui les taquinaient.

Dès l'aube sur la dernière branche pliante des ormeaux, la crécelle jetait un cri qui fendait l'air comme

une lame affilée et le rossignol, au déclin du jour, roulait des cascades mélodieuses qui baignaient la maison de leur fraîche harmonie.

La femme vivait, émerveillée.

En marchant entre les seigles montants, au crépuscule, elle tenait entre ses deux mains son cœur impatient qui ne savait pas attendre l'aimé et, dans le ciel vert, Vénus lui souriait, avivée par la limpidité splendide de la prochaine obscurité.

Et puis, le pas frappait la pierre du seuil, la porte s'ouvrait et se nouait l'étreinte attendue et se joignaient les bouches altérées dans un baiser long comme une agonie.

Jusqu'à l'aurore, le tournesol de la lampe s'épanouissait.,

Par toutes les fenêtres ouvertes entraient les noctuelles palpitantes, la plainte de l'effraie et la note continue du grillon qui implore sans lassitude.

Sur le repos de son ami, la femme veillait, accoudée, et regardait passer la vie ardente de ces nuits. La beauté satisfaite était étendue contre son flanc et, parfois, elle baisait la main longue dont les caresses fluaient en ondes brûlantes, qui la faisaient frémir jusque dans l'apaisement.

Cet été fut un chef-d'œuvre.

Pas un instant le soleil ne détourna son visage de cette ivresse qui lui fut un hommage et le flot des heures roula, joyeux et rapide, sans rencontrer d'écueil.

La femme vivait, frissonnante comme une feuille dans un délire que rythmaient l'ombre et la clarté.

Sans prévoir, sans se rappeler, elle s'abandonnait contre la poitrine forte et tranquille du glorieux Eté.

Avec l'homme qu'elle aimait, elle partageait le lait demeuré froid dans l'obscur cellier, les fruits qu'il déchirait sur ses lèvres, et le miel en rayons parfumés.

Tous deux se taisaient.

L'amour passait dans le jardin, léger, entre les anémones, les phlox et les œillets. Eux seuls entendaient le frôlement de ses pieds nus,

Mais les arbres enfiévrés, certain soir, devinrent pourpres, le sang coula du haut de la montagne et la femme retourna vers la ruine.

Le long du fleuve, au loin, c'était un bouillonnement fauve et des voix tumultueuses qui montaient.

Elle eut peur et sentit se détacher d'elle le torse puissant qui la soutenait.

« Adieu ! » dit l'Eté, et il disparut.

L'Automne fou hurlait à traves les vignes et la femme croisa ses bras ambrés par la canicule. Son ami dit : « Je partirai. »

C'était au vingt-et-unième jour de septembre.

Alors elle comprit que les feuilles étaient mortes ; elle entendit tinter le glas dans les cathédrales du vent et passer les troupeaux de chèvres grelottantes comme des joueurs de lojki.

Mais son cœur torride pantelait, elle avait soif.

Elie garda sa robe blanche et monta vers la forêt.

DAME NEIGE

Tout y était triste et d'une grande douceur. Les ramures parfilées de mélèzes, secouaient leurs franges ténues et les têtes rondes des cèpes soulevaient le grand tapis souple étendu sous les sapins. Il n'y avait plus d'oiseaux.

Elle songea à l'absence de son ami.

Des corbeaux, au loin, tournoyaient. Le soir violet lui fit mal et noya ses yeux d'ombre. Mais en elle vivait, agrandie, la brûlure d'Eté et le mordant souvenir des nuits.

Elle avait soif.

Elle monta, butant aux pierres ; entre deux futs noirs, la lune chauve et joviale la regardait.

Devant elle se dressa une masse brune, mouvante, qui approchait. L'ours taciturne à t ête faible, regagnait son logis.

— Quel est ton nom ? Où vas-tu à cette heure tardive ? demanda le solitaire à la femme habillée de blanc.

— Je me nomme Ludivine, je viens de ce village dont tu connais les ruches. Je souffre et j'ai soif, je vais trouver Dame-Neige sur les sommets.

— Pourquoi souffres-tu donc ?

— Parce que l'Eté est mort et que mon ami est parti.

— On vit bien sans compagnon, répondit l'Ours, et il me plaît que tu t'en ailles seule, mais nul autre que moi ne connaît la demeure de Dame Neige, suis-moi, je t'y conduirai.

Et ils marchèrent longtemps, longtemps, escaladant des rocs, franchissant des cols, traversant des glaciers.

Au milieu de l'un deux, le plus élevé, l'Ours montra à Ludivine un manoir clair et sans porte.

C'est là, dit-il, et sans attendre un merci, s'éloigna.

Dame Neige, la sourde, était seule, asssise, tête baissée ; ses grandes ailes repliées traînaient sur la glace grise, elle méditait en attendant la nuit.

Quand la femme se fut approchée, elle se leva lentement, Ludivine la vit grandir dans une brume cendrée et s'accouder à la plus haute Aiguille. Alors elle tourna son regard gelé vers l'horizon en étirant ses larges ailes, comme un alcyon fatigué, afin de mesurer jusqu'où la conduirait son vol.

Le vent fit tourner sa chevelure épaisse et longue qui s'en alla fouetter les rochers, se confondit avec les nuées.

Sous ses pieds immobiles, le glacier séculaire se plaignit.

La nuit tragique passa et dit de singulières paroles.

Dame Neige la salua, et prenant sur sa main Ludivine tremblante lui demanda : Que veux-tu de moi ? Jamais créature mortelle ne franchît la limite de ce domaine, quelle étrange audace t'a donc portée jusqu'ici ? »

— J'ai soif. Je suis venu te prier de rafraîchir ma poitrine répondit la femme. Toi qui est pure et

froide éternellement, éteins ce feu qui me brûle, cet amour qui flambe dans mon cœur, et ne me laisse ni trève ni repos ».

— J'ignore ce dont tu parles, répondit tranquillement Dame Neige, en la considérant de ses yeux chastes, mais puisque tu souffres, je te donnerai l'oubli en te rendant le sommeil car je suis celle qui endort. Cependant dès que s'éloignera l'Hiver, je te réveillerai.

Or, la première semaine de Mars, Dame Neige tint sa promesse.

Elle dit simplement : « Ton mal est-il guéri maintenant ?

— Je le crois, affirma la femme qui se sentit plus légère qu'un flocon.

En abandonnant sa retraite, elle s'aperçut que sa robe blanche était plus blanche ; comme un gigantesque diamant en plein soleil, le glacier étincelait.

Mais Dame Neige était mélancolique, son règne terrestre allait finir.

Sous un long portique, elle rejoignit ses suivantes occupées à peigner la laine écumeuse des brebis qu'on voit paissant dans les nuages.

Un groupe d'entre elles se tenait à l'écart. Leurs doigts se transformaient en tiges fleuries ou s'épanouissaient des calices ; elles les réunissaient en bouquets et puis les secouaient, et se détachaient des millions de pétales qui s'envolaient pour aller ensevelir des plaines.

Quand le soir fut venu, Dame Neige reprit sa vigie au sommet des monts et la Lune vint la visiter.

Elle amenait ses cinquante filles, accourues, légères, pour retrouver leurs compagnes.

En voyant Ludivine elles lui demandèrent : « D'où viens-tu ? »

— J'ai gravi la montagne jusqu'ici, dit la femme, pour supplier Dame Neige de soulager mes peiues, et grâce à elle, depuis la mort de l'automne, j'ai dormi. Mais je dois à présent retourner vers ma maison.

Les neiges d'Hiver , toujours muettes se mirent à parler.

Elle dut leur conter son amour et sa souffrance.

Alors, elles entrouvirent la robe blanche et contemplèrent cette chair couleur de flamme en quoi vivait un tourment inconnu ; cette chair érigée, plus insolente que les pics.

Leurs yeux verdirent, le désir foudroyant naquit dans leurs prunelles où la curiositè s'allumait, comme naît une aurore boréale sur une baie glauque aux creux des fjords. Elles ne comprenaient pas cette femme qui voulait devenir comme elles, pâle et glacée.

La plus hardie s'avança, mit sa joue entre les seins émus, entendit le cœur et recula.

— Que portes-tu donc dans ta poitrine et qui frappe ainsi au fond de toi ?

— C'est le cœur où vit le souvenir de mon ami.

— Et quel et ton ami ?

— Un homme qui s'en est allé, mais il est beau et je l'aime.

Et Ludivine sentit que Dame Neige ne l'avait point guérie.

Alors les filleo, serrées l'une contre l'autre, tressaillirent, et implorèrent : « Emmène-nous, toutes nous le chercherons. »

Dame Neige languissait. Le vingt-et-unième jour de mai elle s'endormit à son tour.

Mais les filles blêmes, mordues jusqu'aux entrailles, veillaient et quand leur sourde maîtresse eut clos ses paupières et refermé ses ailes pour trois saisons, avec Ludivine elles s'enfuirent du côté de la forêt.

En les voyant passer si nombreuses, l'Ours gronda.

A mesure qu'elles descendaient, la course et le vent animaient leur visage, une couleur vermeille s'étendait sur leurs traits et leurs cheveux blancs se muaient en cheveux blonds.

Sur le plateau qui domine les villages, essouflées, elles s'arrêtèrent pour se mirer avec ravissement dans le petit lac aimé des esprits où frissonne le svelte reflet des bouleaux. Deux enfants nus étaient couchés sur ses bords, ils se mirent à rire en les apercevant.

Et dressant leurs corps charmants dans la lumière : « Salut, ô Femmes, chantèrent ensemble le Printemps et l'Amour, salut, car nous vous attendions !

LE COQUEMAR

C'est Noël.

Il fait froid à vous geler le cœur, froid à tourner en perles dures les larmes des miséreux qui grelottent dehors comme des arbres secs et la neige, de ses mains transies, a bordé les Flandres dans leur lit blanc.

Minuit approche. Des taches de feu dessinent les fenêtres basses et les coups de cloche vont frapper aux portes, appeler les gens. Par les rues immaculées du village, des ombres marchent en hésitant.

Dans la plus retirée des chaumières, Véronique est toute seule.

La semaine des Quatre-Temps, la mère Prudence s'en est allée vers la paix. Il a fallu fendre la glace à coups de pioche pour creuser la fosse au pied des peupliers.

Véronique regarde mourir la dernière braise dans l'âtre où le coquemar ne fredonne plus, parce qu'il vient de se casser une jambe.

Il gît à la renverse, près d'une vieille catoire, dans un coin.

Le vent parle comme un homme dans la cheminée et fait frémir le volant d'indienne violette autour du manteau.

Véronique écoute, qu'a-t-il dit ?

Il a dit : « Sors de ta maison, prends la voyette des clairs jusqu'au pont de Paluel, là tu attendras et tu verras, tu verras ! »

Véronique décroche sa mante et rabat le capuchon ; elle éteint le crésu, tourne deux fois la clef, suit l'ordre du vent sans comprendre.

Tout est gris-bleu. La neige épaisse s'écrase comme du sucre sous les pas. La plaine endolorie de décembre se tait, attentive aux derniers soupirs de l'année agonisante, l eau triste des marais a de courts sanglots entre les joncs et la hulotte se plaint au creux d'un saule.

La fille avance, courbée sous la bise, ne sachant où elle va.

Près du Pont de Paluel, elle s'arrête, les jambes pesantes, immobile et noire comme un gros corbeau.

Alors elle entend, au-dessus de sa tête, des ailes qui battent et qu'elle ne voit pas. Elle se sent soulevée, emportée, légère, comme une plume de pigeon, ses yeux sont fermés.

A la fois contente et terrifiée, quand elle les ouvre, elle est au Paradis, au beau milieu des archanges, qui célèbrent la messe de minuit. Mais, à cette heure, là-haut, il fait plein jour comme à midi, car, dans l'autre monde, il n'y a pas de nuit.

Mon Dieu que c'est beau !

Tout est si brillant que la paysanne, n'osant faire un mouvement, se met à trembler plus fort que la feuille du bouleau.

Et voici qu'un bras entoure son cou ; sur sa joue rouge elle sent le baiser de sa mère qui l'a aperçue du fond du ciel.

« Es-tu morte, Véronique, Seigneur Jésus ! »

« Non, ma mère, je ne sais comment je suis venue. J'étais dans notre cuisine à songer à vous quand le vent m'a appelée par la cheminée, il a dit : « Va jusqu'au pont de Paluel, là tu attendras et tu verras, tu verras ! alors de grands oiseaux m'ont emmenés : »

« Des oiseaux, ma fille, dis plutôt des anges que Dieu t'a envoyé. Remercions-le ».

Et les deux femmes prient, à genoux sur un nuage.

Véronique pense qu'elle aimerait visiter tout le Paradis et la chambre de la Vierge où est le berceau de l'Enfant.

Mais sa mère, lui tenant la main, la conduit à travers la foule des âmes jusqu'à un pré fuyant à perte de vue dont l'herbe est drue et plus coloriée que celle de la terre.

Et qu'y a-t-il dans ce pré ?

Des centaines, des miliers de coquemars qui, sur leurs trois pieds, s'en vont à la file, parmi les trèfles et le plantain vers une belle ferme blanche au portail grand ouvert.

Il en est de toute forme ; de grands, l'aspect bravache, le bec en l'air ; de courtauds à mine campagnarde et futée, de béats qui entr'ouvrent les lèvres comme pour fumer la pipe, de joyeux, dont le regard amusé perce entre deux paupières en coulisse, de méfiants qui ont un masque pincé.

Les uns ont de ces tailles épaisses qu'on voit sous la blouse empesée des jours de foire, d'autres s'élancent, le buste étranglé, comme des mantes religieuses et leurs coiffures se posent de toutes les façons.

Ils s'en vont en silence, sans se heurter, jusqu'à l'immense cuisine où les attendent des séraphins, les doigts tendus sur des harpes. Au fond, un feu de bois est préparé.

Quand toute la bande a pris place, alors qu'on entendrait bruire une mouche, les musiciens se prosternent et l'on voit entrer Notre-Dame avec, sur son bras droit, le Nouveau-Né. De la main gauche elle porte un coquemar d'or, plus éblouissant qu'un soleil et rempli d'eau divine.

Marie a une superbe figure brune. De fortes tresses noires sont roulées sur ses tempes, à la manière des femmes de son pays, sa tunique de laine jaune s'agraphe de lourds bijoux d'argent, ses pieds fins brillent de la poudre de diamant qui sable les allées du Paradis.

Elle s'approche du foyer, y dépose le précieux ustensile, et Jésus, en riant, glisse sous les bûches une petite flamme épanouie qu'il tenait, comme une fleur, entre ses doigts. Aussitôt les ramilles, qui embaument l'encens, flambent avec un grand pétillement.

Véronique, suffoquée de curiosité, regarde de tous ses yeux. Prudence égrène son chapelet.

A ce moment, les mains longues des séraphins accordent les harpes, l'eau se met à bouillir et le coquemar de la Vierge commence à chanter, accompagné en sourdine par les cordes célestes.

Oh ! la suave, l'étonnante musique !

Pieusement, les humbles frères de cuivre suivent le chant miraculeux, qui célèbre des choses éternelles pleines de douceur.

Au rythme de la surnaturelle mélodie, ils ouvrent la bouche, se balancent lentement, et leurs figures disent qu'ils comprennent la voix inspirée.

Marie a fait un signe.

Le ton des harpes baisse jusqu'à l'imperceptible, le coquemar d'or achève la phrase commencée ; avec plus de violence, le feu jaillit du brasier et tous les autres reprennent le chant, s'enhardissent, enflent les

notes du cantique qui fait vibrer la cuisine profonde tandis que l'enfant sourit.

Les âmes écoutent près des fenêtres.

Quand ils se taisent, avec le dernier frisson des cordes, Jésus applaudit et Notre-Dame leur donne congé : « C'est bien maintenant, vous savez. Voici votre dernier jour parmi nous vous pouvez aller sur la terre ».

Tous en chœur, les coquemars entonnent le Salve Regina, puis s'inclinent et s'en vont. Un long moment, Véronique les voit traverser la prairie pour disparaître, on ne sait où.

Marie s'est approchée, elle bénit la mère et la fille, tend le Sauveur à Véronique, et dit : « Embrasse-le ».

Véronique ouvre les bras, et, se sentant tout à coup une audace inouïe : «Madame la Vierge, demande-t-elle, donnez le moi ! »

La divine Mère laisse aller son fardeau que Véronique serre contre son cœur, appuyant sur son épaule la lumineuse petite tête rousse, comme elle le fait avec le dernier de la Françoise, et l'Enfant, qui se blottit, ferme les yeux prêt à s'endormir.

Marie a vidé le vase d'or en pluie tiède, tombée quelque part sur les champs d'Italie, elle l'essuie et le donne à la paysanne :

« Prends-le, dit-elle, puisque le tien est mort, tu l'emporteras dans ta cuisine. Quand la Marceline de Gœulzin, qui vécut cent ans, s'est présentée devant Saint-Pierre, elle apportait son coquemar, l'ayant monté au ciel, disait-elle, tant elle trouvait joli de l'en-

tendre et triste de le quitter. Je me tenais à ce moment près de la porte du Paradis : les paroles de l'aïeule me touchèrent et je décidai d'apprendre aux coquemars des chansons plus harmonieuses et des airs nouveaux. Depuis lors, chaque année, quinze jours avant la Noël, je les instruis pour qu'ils sachent mieux, dans leurs pauvres maisons, égayer les isolés et les vieux qui sont toujours assis au coin du feu. Celui-ci chante plus parfaitement que les autres. Pendant les veillées, il te distraira de l'absence de ta mère et te préservera de l'ennui.

« Garde-toi pure comme cet or qui n'a point touché la terre, sois joyeuse comme le chant que tu viens d'entendre et n'oublie jamais que tu as tenu Jésus entre tes bras,..... »

*
* *

Les gens qui s'en reviennent de la messe, vers une heure du matin, sont ébahis de voir une si grande lueur entre les persiennes, chez la Prudence, qui trépassa l'autre semaine. Ils s'approchent pour regarder.

Devant le foyer, Véronique est à genoux. Elle contemple un coquemar comme ils n'en ont jamais vu et si poli qu'il les aveugle. La fille penchée écoute en extase et eux aussi entendent la chanson venue d'en haut, celle qui fut apprise par la Vierge. Charmés, ils ne sentent plus le froid mordant, ni la neige qui tombe serrée, ils oublient les grillades, la tarte au lait bouilli et le vin chaud saturé de canelle, qui parfume le réveillon. N'osant frapper pour entrer, comme des compagnons ivres, ils s'en retournent chez eux, sans mot dire, sen-

tant bien qu'il y a là quelque chose d'extraordinaire.

. . . . . .

Depuis lors, Véronique vécut heureuse et, malgré qu'elle ne sût pas lire, elle acquit une grande science en écoutant ce qui se disait dans la flamme. Chacun la prit en profond respect, la considérant comme une élue. On l'entretenait peu, car elle ne prêtait qu'une oreille distraite à la parole humaine. Afin de ne point profaner sa chair qui avait connu la divine étreinte, elle demeura fille, n'ayant aucun regret de la vie sans amour, car elle entendait vanter chaque jour les pures voluptés du Paradis.

Comme la Marceline, elle parvint sans infirmité jusqu'à l'âge de cent ans.

Le jour même où tout le village s'apprêtait à fêter son anniversaire, de grand matin, on trouva sa porte ouverte. La cuisine était minutieusement rangée, la femme et le coquemar avaient disparu.

Quelques-uns dirent : « Nous l'avons aperçue hier soir dans la voyette des clairs, près du Pont de Paluel ».

Il y a bien longtemps de cela.

17 Octobre 1907.

LE CŒUR

Je dois vous dire ce qu'il advint de cette femme habillée de gris.

Elle est née dans une vieille ville couronnée d'ormes, sommeillante au berceau de ses remparts, mirés dans l'eau des fossés profonds.

J'ai vécu là-bas. J'entends le pas des chevaux sur les ponts-levis, les jours de foire, j'entends les cloches jaseuses qui avaient des choses à dire toute la journée, cloches des couvents, des hospices, des séminaires, car la ville, au temps du roi Louis XI, eut cent clochers.

Mais, je vous parlais de cette femme.

Lasse de porter dans sa poitrine son cœur si douloureux rempli d'un amour sauvage, elle alla trouver la vieille marchande de la rue Saint-Nicolas.

Au long de cette rue étroite on peut voir, assises dans le ruisseau, timons en l'air comme des antennes, les charrettes couleur de sauterelle, des faubouriennes qui vendent des légumes sur le marché.

La vieille habite à côté de l'église, droit sous la tour comme sous le jet d'une fontaine d'où coulent les ondes des sonneries, sa maison triste en est noyée et sa boutique poussiéreuse où se fanent de pauvres jouets, tout veloutés.

La femme, en entrant, salua :

— Me reconnaissez-vous ?

Quand j'étais enfant, je venais ici le soir, après l'école avec la servante louche qui s'appelait Romaine, et j'achetais des bonbons. Vous me donniez une tape sur la joue. Mon nom est Fulvia.

— Ah ! dit la marchande, je me souviens. Voici tes boucles brunes et tes yeux couleur de cavron, tu étais vive comme une potée de souris. Mais, depuis lors, qu'as-tu fait ?

— Je suis partie pour un pays de montagnes où il y a des torrents, de gros rochers, des pâturages et de la neige si haute qu'elle ne fond jamais. J'ai vu d'autres gens, mais je n'ai jamais pu oublier ceux de chez nous et j'ai souffert. Là-bas, j'ai rencontré un homme jeune et doux que j'aime, qui m'a aimée. C'était l'été. Tout brûlait dans le soleil ! J'étais heureuse comme une reine de l'ancien temps parce qu'il riait en me donnant les fruits de son jardin, dans ses mains brunes que je baisais. Alors, j'étais redevenue la petite fille que vous avez connue, entre les bras de mon ami

si tendre et blond comme la paille de l'orge qui mûrit dans nos plaines.

Mais aujourd'hui voilà !...

Et la femme ouvrit la robe grise. De ses mains blanches déchirant sa poitrine, elle en arracha son cœur tout saignant et le montrant à la vieille :

— Je viens en chercher un autre, faites vite !

— Bien, répondit la marchande, suis-moi.

Elle alluma une lanterne de cuivre et Fulvia la suivit.

Dans l'arrière-boutique, elle saisit sur le plancher un gros anneau de fer, souleva une porte qu'elle rabattit contre le mur et se mit à descendre dans l'obscurité où se cache le magasin des cœurs.

Il y en avait des milliers suspendus à la file, il y en avait de toutes les couleurs. La vieille mit le feu à deux grands mortiers de veille qui éclairèrent jadis la chambre de la comtesse Mahaut ; dans la vaste cave au pavement de dalles, aux voûtes basses soutenues par des piliers ramassés, l'on entendait vivre l'eau d'une source.

Dès qu'elle eut touché le sol, Fulvia lança devant elle son cœur tout chaud qui battait encore. Avec un long râle de détresse, il roula dans le noir et disparut.

La marchande s'arma d'une perche où brillait un croc d'argent.

— Maintenant, dit-elle, tu peux choisir.

Fulvia vit de grands cœurs vermillon, d'aspect insolent que la perche brandie frappa avec dédain :

— Des cœurs d'amants, ma fille, regarde ! Et la pointe ayant percé l'un deux, il s'aplatit avec un petit souffle ironique.

Il y en avait de bleus, d'un bleu de tournesol, les cœurs de ces enfants donnés à la Vierge qui ont, au col, un rang de perles d'ambre et des robes de mousseline à volants tuyautés avec des nœuds étalés, car les petits, eux aussi, peuvent changer de cœur

D'autres étaient roses, d'un rose bête de bonbon ou de lustrine, ceux des jeunes filles à tailles plates, au teint brouillé, destinées aux baisers fades, à la vie éteinte.

Quelques-uns étaient violets à filets cramoisis, des cœurs d'évêques, à côté de jaunes criards, des cœurs d'envieux.

Et puis, de verts acides, comme marinés dans une conserve au vitriol, des cœurs de vieilles filles aigries et sournoises ; de multicolores, le lot des courtisanes, de bruns aussi, ceux des dévouements obscurs et des abnégations muettes.

Il en était de noirs, enfin, des cœurs d'êtres désabusés ayant mordu à tous les fruits d'angoisse.

Fulvia, à les regarder, eut un frisson car tous imperceptiblement, remuaient.

Dans le nombre infini, la plupart étaient neufs mais beaucoup avaient servi ; tandis qu'elle les secouait, le visage de la revendeuse de machines à vivre avait une expression de l'autre monde. Les mèches brûlaient. Un courant d'air, en se faufilant dans la cave, couchait leurs flammes longues comme des langues chercheuses de proies.

La vieille questionna :

— Eh bien ? qu'en penses-tu ?

Dans un coin s'élevait un grand tas gris ? Là gisaient pêle-mêle, les cœurs de pierre, Falvia se penchant en prit un, mais il était si lourd qu'elle le laissa choir avec découragement. Des larmes coulèrent de ses yeux.

Maintenant, avec un léger bruit de chapelet, l'air froid de la cave balançait un long rang de cœurs de vierges, d'un blanc luisant de porcelaine, un blanc triste d'hiver. La femme désespérée s'en détourna.

— Ecoute, dit la marchande, tu me fais peine. Je t'ai vue enfant, je veux faire quelque chose pour toi. Je suis vieille comme la terre et depuis que je garde ce dépôt, à personne je n'ai ouvert mon trésor. Tiens ma main et n'aie pas peur.

Toutes deux marchèrent vers le fond de la galerie où se voyait une fente dans le mur. La vieille fit tourner un gros bloc de grès et Fulvia vit étinceler des cœurs de pierreries plus petits que les autres, mais d'une dureté sans pareille et d'un insoutenable éclat.

La marchande plongea dans le tas sa main tordue. Elle en retira l'unique diamant.

— Prends-le, dit-elle, il est à toi sans bourse délier et te donnera le bonheur ou je ne m'y connais guère.

Et, rapidement, elle le glissa dans la poitrine ouverte qu'elle referma d'un signe mystérieux.

Fulvia se prit à rire, embrassa la vieille en s'écriant « Comme je me sens légère à présent ! je suis guérie, guérie, à jamais guérie ». Et elle s'en fut.

Or, qu'advint-il de cette femme habillée de gris dont le cœur était de diamant ?

Pendant des jours, la vie lui parut une fête, une grande fête d'oubli et de recommencement.

La ville chantait par toutes ses cloches, du matin au soir, et avec elle, de toute son âme rajeunie et délivrée, Fulvia chantait. Elle avait retrouvé, sous les ormes, le chemin où s'aventuraient ses premiers pas, à leur ombre, elle marchait dans un beau domaine de sérénité.

Mais elle s'étonnait de sentir que son désespoir n'était remplacé par aucune espérance, qu'en elle plus rien ne semblait attendre ni désirer et qu'elle riait sans savoir pourquoi.

Il lui sembla que la vie glissait entre ses lèvres une eau dépourvue de saveur et que les jours sonnaient creux comme des chambres vides. Elle ne pouvait plus s'attrister, avec l'espoir en elle était mort le regret. Dans la rue, aucun regard ne s'attachait au sien et quand elle aperçut son visage dans le miroir, elle le trouva dur et fermé comme un morceau de glace.

Un soir cependant, le crépuscule ému vint s'accouder à sa fenêtre et la regarda. Elle reconnut les yeux de son amant, ces yeux qui vivaient si loin, par delà les montagnes, ces yeux limpides d'avoir affronté les glaciers.

Alors, le sang qui avait dormi se réveilla et se rua en vagues dures contre le cœur insensible.

Pendant des jours terribles, Fulvia sentit le diamant grandir et se gonfler, et s'alourdir comme une

masse de plomb, un battement singulier lui venait du dehors.

Elle ne dormait plus, mais le cauchemar tourmentait ses nuits. Elle pouvait voir distinctement un enfant nu, agenouillé sur sa poitrine qui frappait éperdument la place du cœur de diamant de la pointe d'une flèche acérée.

Elle s'en retourna un soir chez la vieille qui sommeillait sous la lampe, sa chatte sur les genoux.

— Hélas, dit Fulvia, ce cœur précieux me pèse trop ; l'ancien amour est revenu, il frappe, il rentrera de force, je le sens.

J'ai revu les yeux de mon ami qui venaient me chercher, rendez-moi mon vrai cœur que je l'emporte dans les montagnes.

— Sais-je où il est, maugréa la marchande, ne l'as-tu pas jeté toi-même au travers de la cave et n'est-il pas mort à présent. Je fus trop bonne, en vérité, de te donner la merveille de mon trésor.

Mais Fulvia avait allumé la lanterne.

Prestement, elle descendit l'escalier et promena le rayon sur les dalles.

Et tout à coup, elle poussa un cri.

Un autre cri lui répondit.

Tout près de la source, qui bouillonne dans un petit bassin circulaire, elle aperçut son cœur.

Il était resté là, dans l'eau fraîche de la rigole. comme un bulbe empourpré avec ses tronçons d'artères pareils à des tiges coupées de bégonia,

Alors la femme habillée de gris détacha violemment le diamant perfide embrasé de feux sataniques, elle replaça pieusement le cœur si douleureux, rempli d'un amour sauvage, qui avait vécu pour l'attendre et, sans regarder en arrière, de l'autre côté des montagnes, vers son amant elle s'en courut.

CONTE DE NOEL

VERS le dixième mois après ma mort, Dieu le Père dit : « S'il t'en coûte trop de ne point voir ton fils, je te permets d'aller cette nuit dans ta maison ». Et je redescendis vers la terre.

Sous sa cape de brume froide, ma vieille ville sommeillait ; il n'était pas minuit et les vitraux de la cathédrale étaient encore pleins d'ombre. Dans notre quartier, le vent du nord se tordait, déchiré aux façades mornes, le gel avait vitré le ruisseau et l'arbre qui dépasse le mur, à l'angle de la rue des Récollets, claquait des branches, comme on claque des dents.

J'entrai dans ma demeure sans le savoir, mon âme filtrant à travers la muraille et quand j'y fus, il me sembla que j'avais retrouvé mes artères anéanties, qu'un sang neuf se mettait à bouillir dans mon corps réédifié.

Mais, je n'étais plus rien, c'était bien fini et j'allai de chambre en chambre, arrêtée à tout moment par des surprises cruelles. Dans le bureau de mon mari, sur la table de travail, ma photographie n'était plus au même endroit, mais un peu en retrait. J'avais cédé la place à une femme blonde assez belle, d'après ce que disait le grand portrait qui avait effacé le mien. Deux fois morte, je me mis à regretter follement la vie.

Une odeur de bon souper restait aux murs de la salle à manger, des braises rougeoyaient encore au fond de l'âtre, je tendis mes mains de fantôme et ne sentis point la chaleur de mon foyer. Une désespérance infinie me terrassait.

Allais-je oublier que j'étais venue pour voir mon fils, dont la petite figure me poursuivait par l'autre monde ! Je montai doucement, mais son berceau n'était plus dans ma chambre transformée. Mon lit avait quitté son coin, là, rien de moi n'était resté et je sanglotai debout dans cette chambre inconnue où mon passé était enseveli.

Je compris que mon mari et sa femme avaient dû courir à quelque fête, à un réveillon joyeux et que le petit était là tout seul, tout seul, mon Dieu ! Je le trouvai, bien pâle, avec un cerne mauve autour de ses yeux clos. Une grosse fille que je n'avais jamais vue dormait dans une couchette auprès de lui. Sur la cheminée brûlait la veilleuse qui rassurait les nuits de mon enfance, la veilleuse aux panneaux de verres peints, où l'on voyait un château dans les bois, un pont, un âne monté par une jolie fille... ce pauvre lumignon éclairait le triste sommeil de mon enfant.

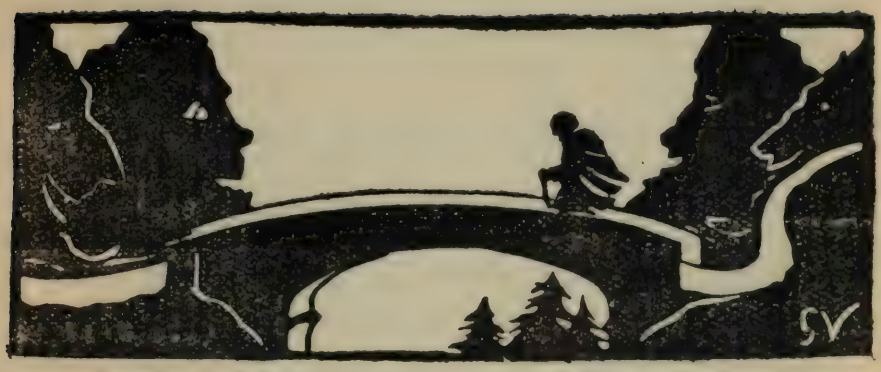
Je me penchai, exténuée de tristesse, et, pour oublier la vie comme la mort, je mis mon front contre le sien sur l'oreiller, avec le geste d'autrefois. Mais je ne sentis pas plus la chaleur de la tête fragile que celle des cendres rougies. C'était trop de ruines et mon âme se tordit dans la plus affreuse angoisse.

A ce moment, au pied du berceau, une clarté douce et bleue s'étendit, comme la traîne d'argent de la lune sur les clairs des Flandres. Jésus enfant me regardait.

Toute la divine pitié s'épandait dans ses yeux idéalement purs, il étendit la main vers mon fils et me dit : Prends-le.

Je l'ai enveloppé de ses langes et de sa couverture de laine et, le serrant tout contre moi, je l'ai emporté.

CONTES VALAISANS



LE CHAT AUX YEUX ROUGES

GERMAIN DUC, le cloutier, s'en revenait, cassé, toussant, par le chemin de Chandolin où il avait été reporter des chaînes.

C'était l'automne, roux comme le poil des bêtes et qui a l'odeur funèbre des fleurs écrasées sur un cercueil. Bientôt, aussi, c'était la nuit qui, sous sa longue mante d'ombre, recouvre tous les forfaits.

Le cloutier allait, sa courte pipe aux dents, les mains dans les poches, et, sur l'oreille, le reste d'un bonnet de velours violet qui fut, jadis, rapporté de Rome.

Sur le chemin, il y avait des cailloux tristes, des branches rompues, des pommes trouées, quoi encore? Un crapaud tué par la roue d'un char et l'obscurité aux pieds nus.

Le cloutier était seul. En avant, personne, En arrière personne. A gauche, dans les champs, rien, et, dans les prés à droite, rien, que les arbres angoissés qui paraissaient s'enfuir pourchassés par le désespoir de se sentir froids et dépouillés pour si longtemps.

Malgré lui, bien qu'il eut l'habitude d'errer à toute heure contre grêle et vent, averse et tempête, le cloutier songeait à tout ce qu'on raconte de cette partie de la route qu'il allait traverser, à tant d'autres que la peur mortelle avait terrassés à cette même place, certains soirs pareils à celui-là.

Et, tout à coup, en travers du Pont-de-la-Chèvre, le mauvais passage où les rocs culbutés grimacent au crépuscule, vous savez bien, tout à coup, là, devant lui, il aperçut, assis, le Chat aux Yeux Rouges, celui qui attend, envoyé par le Maudit.

Ses prunelles luisaient autant que les braises de la forge et, sous ses moustaches furieusement hérissées, il ricanait.

Grand, il l'était plus qu'un bouc de forte taille; son pelage noir bruissait et ses griffes lançaient des rayons verts allumés au feu de l'Enfer.

Le cloutier comprit que sa dernière minute était venue. Il murmura le nom de Notre-Dame et rassemblant tout son courage, il cria aussi fort qu'il put : « Arrière, Satan, la route est à Duc ! »

Un miaulement formidable lui répondit. La bête cracha des étincelles, éclairant d'un coup le lit du ruisseau, le talus, les buissons et les faces sinistres des pierres qui se mirent à rire aux éclats. Une langue sanglante et pointue s'avançait entre les dents menaçantes et le monstre allait s'élancer. A ce moment, la Chèvre parut sur le pont. Elles avait trois cornes, ses longs yeux jaunes de sorcière flambaient et, barrant le passage au cloutier, elle se mit à bondir avec le chat. De tous côtés des reptiles immondes accouraient pour se mêler au sabbat, des ailes velues battaient l'air, les pierres riaient toujours plus fort et les rameaux noirs au-dessus du bal forcené devenaient des mains frénétiques qui applaudissaient.

Le Cloutier sentait la folie bouillir sous son crâne, une odeur diabolique le suffoquait. Les démons tournaient vertigineusement autour de lui, grondant, bêlant, hurlant, sifflant, parlant aussi un jargon maléfique, exaspérés par le Chat dont les yeux qui grandissaient devenaient deux soleils. La Mandragore, pareille à une naine, qui abandonne la nuit les contrées que baigne la mer, en galopant sur ses jambes difformes, dansait en chantant une horrible complainte et sous les lueurs tournantes, d'affreux petits êtres à têtes de hibou, plantaient de grosses lunettes rondes sur leur bec pour lire de grands grimoires sur des rouleaux de parchemin.

Le sol tremblait, le cercle affolant se resserrait.

Alors Duc, prêt à mourir, eut la vision de son coin paisible auprès de la fontaine, de la femme qui l'attendait et ne le verrait plus revenir. Vaguement, il entendit le chant clair du marteau sur l'enclume, le halètement familier du soufflet et les histoires que redit la tuyère. En une seconde, toute sa vie passa comme un grand tableau aux couleurs vives qui allait s'effacer pour toujours. Il se repentit amèrement de ses fautes et se jetant à genoux, épuisé, à moitié mort de terreur, il gémit : « Ave Maria ». La douce invocation avait à peine jailli de ses lèvres qu'il se fit autour de lui un grand apaisement, dans une clarté semblable au jour le plus pur et le plus rayonnant.

Une belle dame, coiffée d'un diadème d'argent, descendait du ciel. A peine son manteau bordé de dentelles avait-il touché les bêtes infernales qu'elles tombèrent foudroyées, tandis que leurs satellites s'évanouissaient en fumée.

De son pied délicat, la dame leur écrasa la tête et prenant Duc par la main, elle le mena jusqu'à sa maison.

Etourdi par tant de visions extraordinaires, il se jeta sur son lit, sans souffler mot de sa singulière aventure.

Mais, le lendemain, dès l'aube, comme il allait boire un déci chez le pintier, tout le monde écouta et répéta son invraisemblable récit.

Quelques curieux l'accompagnèrent jusqu'au Pont de la Chèvre ; là ils trouvèrent, gravées dans la boue, les traces multiples des sabots rageurs, des griffes crochues, des pattes de toutes les formes, le sol en

était labouré. A certains endroits, les lames du Pont se montraient calcinées comme si des charbons ardents y fussent tombés en grand nombre.

Ce que voyant, les villageois troublés se dirent : « Montons jusqu'à la chapelle de Notre-Dame des Paniers. »

Placide et recueillie dans le jour mélancolique, enveloppée de brouillard comme d'un voile de première communiante, avec son clocheton minuscule et sa claire-voie peinte en bleu, la chapelle innocente semblait prier au bord du gouffre.

Les hommes trempèrent leurs doigts dans le bénitier qui tend sa bouche de pierre à l'eau des pluies ; à peine entrés, à leur grand étonnement, ils trouvèrent ouverte la lourde grille cadenassée qui ferme habituellement le chœur.

Plus de doute, cette nuit même Notre-Dame était sortie.

En levant les yeux ils virent le bas de son manteau taché de boue et ses pieds maculés de sang.

Sur les marches de l'autel gisait le cadavre du Chat, le crâne fracassé.

Les hommes se hâtèrent de rassembler les habitants de la commune. En procession, bannière en tête, ils vinrent remercier Notre-Dame qui s'en va, elle aussi, par la campagne, mais pour vaincre le diable et protéger le pauvre monde.

Bien souvent, depuis lors, ceux qui vont aux mayens ou en reviennent, aperçoivent, les bras en

croix contre les barreaux de fer, la silhouette noire du cloutier fidèle à sa bienfaitrice.

C'est depuis lors aussi que celui qui passe, solitaire, au Pont de la Chèvre à la tombée de la nuit ne manque jamais de répéter : « Ave Maria ».

LA MARIÉE

FRANÇOISE etait triste à mourir, ivre de chagrin comme si vingt litres de chaud muscat lui eussent sauté dans la tête.

Elle montait le chemin pierreux, tout en tricotant son bas violet, agrémenté de points verts, et se demandait : « Pourquoi la mère est-elle si méchante ? Je l'aide tant que je peux, je travaille de toutes mes forces et je n'ai jamais fait de mal à personne. »

C'était vrai. Françoise était celle qui ignorait la médisance, menait doucement les bêtes, se gardait d'insulter le mulet et portait le cabri de longs bouts de route quand il était fatigué.

Solide autant que douce, elle peinait comme un garçon, mais la mère était difficile à contenter, et les beaux yeux gris de Françoise pleuraient longuement chaque jour.

Et puis, il y avait autre chose.

Ce soir-là, en voyant les flammes rouges d'automne lécher les arbres et s'arrondir en bouquets ardents, la fille était plus désespérée que de coutume parce que, là-haut, on se marie après les vendanges et elle savait bien qu'elle ne se marierait pas.

Parvenue sur le plateau qui précède la forêt, au bord du petit lac fréquenté par les *marraines*, elle se laissa choir et, le front appuyé sur le sac qu'elle devait remplir de pommes de pin, elle éclata en sanglots rudes qui, des pieds à la tête, la secouaient. Sous les pleurs écoulés, en fins ruisseaux, la mousse, que l'été cuisant avait séchée, se réveilla et dit :

— Qu'as-tu donc à gémir ainsi, ma pauvre fille? Je n'ai, jusque maintenant connu que les pluies et la rosée du ciel, mais voici que des larmes humaines me ravivent. Quelle douleur ne faut-il pas pour cela?

— Hélas? répondit Françoise, je le sais, je ne me marierai pas.

— Et qui aimes-tu donc ?

— Laurent, de Pierre Favre. Mais la mère ne veut pas, elle ne veut pas, que faire? Il m'a dit qu'il partirait.

Une lavandière, qui courait sur le sable verdâtre, s'arrêta.

— Françoise, dit-elle, tu as nourri les oiseaux. Sur la neige, autour de ta maison, il y avait toujours des noix écrasées et des miettes de pain noir, nous ferons quelque chose pour toi.

Une fourmi, perchée au bout d'un brin d'herbe, écoutait.

— Tu n'as jamais dérangé les fourmilières, ni massacré mes pareilles sous le fer de tes souliers, nous ferons quelque chose pour toi.

— Oui, certes, ajouta l'araignée. Seule, tu ne m'as pas appelée vilaine bête, et j'ai trouvé grâce devant toi.

— Que pouvez-vous, dit Françoise, vous qui êtes si petites ?

— Compte sur nous, et reviens dans trois jours à cette même place.

La fille se leva ; ses interlocutrices avaient disparu.

— « J'ai peut-être rêvé, se dit-elle en gagnant la forêt, je ne dirai rien à personne. »

Au pied des sapins, entre les cornes dures des racines, des écureuils grignotaient. Elle suivit leurs ébats, ils étaient jolis et prestes et leurs regards semblaient pleins d'intelligence.

Françoise crut entendre répéter : « Nous aussi, nous ferons quelque chose pour toi, » mais sans doute elle se trompait, et elle bourra son sac des pommes écailleuses qui gisaient sur le sol.

A la descente, sa charge lui parut légère. Elle courait dans la ravine aux parois de schiste ; la même

voix chantait dans les ramures des arbres tordus, couchés par le travail de l'eau et, tandis que sa mère la rudoyait, au retour, il lui parut que la cuisine enfumée était claire comme une chapelle illuminée.

Elle alla gouverner les bêtes. Le mulet mit la tête contre sa tempe et dit :

— Compte sur moi, Françoise.

Cette fois, elle l'entendit bien et la chèvre approuva ce qu'avait dit le mulet.

Trois jours plus tard, c'était dimanche et fête, tout le monde se rendait à la grand'messe. La mère Barbe venait de sortir en maugréant, Françoise était en retard.

Comme, après avoir caché la clef sur une poutre, elle sautait à bas des marches de pierre, elle demeura bouche ouverte en face du mulet étrillé, luisant comme un cheval de prince, sellé de velours, avec des touffes de roses blanches sur les oreilles.

Il s'agenouilla :

— Monte sur mon dos, Françoise, c'est l'heure, je t'ai dit de te fier à moi.

Et Françoise obéit au serviteur qui parlait.

Il prit le chemin d'en haut, celui qui mène au petit lac.

Sur le plateau, il s'arrêta juste à l'endroit où la fille avait conversé avec la mousse, la lavandière, la fourmi et l'araignée.

— Nous voici, dirent les bêtes réunies, aujourd'hui même nous tiendrons notre parole.

LA MARIEE

Et Françoise aperçut des milliers d'araignées qui accouraient de tous côtés !

— C'est le jour de tes noces, dit la première, nous allons t'habiller.

Les vêtements de drap noir disparurent. En un clin d'œil, les fileuses avaient tissé une soyeuse robe blanche, brillante comme l'eau à midi, un mouchoir à longues franges et un extraordinaire tablier où tous les animaux de la terre étaient représentés.

De l'autre bout du lac, un grand vol de lavandières arrivait. Six d'entre elles, à l'avant-garde, tenaient dans leur bec un léger chapeau blanc, finement tressé à la façon des nids, qui fut posé sur les cheveux blonds de Françoise.

— A mon tour, déclara la mousse.

Et elle allongea sur des centaines de mètres jusqu'au pied d'une grande pierre plate, un tapis digne du plus somptueux palais.

— Nous voici ! dirent les écureuils qui sortaient en bondissant de la forêt.

Et, rangés le long du tapis, ils firent une garde d'honneur en agitant leurs panaches dorés.

Une sonnerie étourdissante montait du ravin et surgirent les vaches à la file, et les chèvres impatientes et les agneaux joueurs et les brebis dociles qui suivaient.

Le bourdonnement des abeilles ronflait éperdument.

Françoise reconnut les essaims de ses ruches et le chat blanc qui précédait les poules sérieuses et le coq orgueilleux.

Ils s'abattaient par bandes, les moineaux pilleurs de granges, et le merle qui chante sur le toit au matin, le geai bruyant et les corneilles siffleuses qu'on entend autour de la ruine.

Tout ce peuple fit une longue haie, se tenant immobile car, lui aussi, sur un mulet magnifique, sellé de velours éclatant et le frontal orné de roses blanches, Laurent vêtu de neuf, s'avançait.

Sa suite était formée de tous les taureaux noirs, de tous les boucs et les béliers, de tous les mulets du pays.

« Que diraient ceux d'en bas s'ils passaient ! », songeait Françoise, émerveillée, en allant à la rencontre de son fiancé.

Le visage de Laurent rayonnait, il s'écria :

— Je ne partirai pas, Françoise, voici le jour de notre mariage, réjouissons-nous ! Tu es belle comme Notre-Dame à la procession !

Et il la baisa sur la joue.

Tous deux allaient au pas de leur montures, sur la moquette silencieuse.

Près de la pierre, un moine, soudain, se trouva debout, les bras en croix, une auréole autour du front ; un grand loup, contre ses sandales, était couché.

Françoise et Laurent mirent pied à terre.

— Je suis François d'Assise, ton patron, dit le saint personnage en s'adressant à la jeune fille. J'ai été prévenu de ta peine, mon enfant, par mes sœurs la lavandière, la fourmi et l'araignée.

Mon amie, la mousse, m'a dit t'avoir vue pleurer jusqu'à lui rendre la vie. Parce que tu fus douce aux

bêtes qui sont humbles et pleines de mérite, sur leurs instances, je suis descendu. J'apporte à tous deux la bénédiction de Dieu. Mon fils, ma fille, mettons-nous en prière.

Les cloches, dans le village, sonnaient à grande volée pour l'offertoire, Françoise et Laurent se prosternèrent auprès du loup qui s'inclina modestement dans la poussière et l'envoyé du Seigneur célébra la cérémonie nuptiale en présence des animaux recueillis.

Quand l'office fut terminé, les fourmis s'approchèrent :

— Voici nos présents, dirent-elles.

Et les époux aperçurent un gros tas de grains, un autre de sel, un autre de noisettes, un autre de foin.

Sans dispute, les taureaux et les vaches, les chèvres et les boucs, les béliers et les brebis, les mulets se partagèrent le sel et le fourrage. Les oiseaux mangèrent le froment, l'orge et le millet, les écureuils les noisettes. Sous la main du saint, fleurit une immense parterre où butinèrent les abeilles et se convertit une poignée de froment en un gâteau qui fut la part du chat.

Sous le ciel resplendissant, il régnait une grande joie.

Quand tous se furent dispersés, saint François dit à ses protégés :

— Je veux votre bonheur, et le bonheur n'est pas de ce monde.

Alors, prenant les jeunes gens par la main, suivi du loup, il les emmena en Paradis.

. . . . . .

Bien qu'ils eussent, le matin, soigneusement fermé leurs étables, vers midi, ceux d'en bas, stupéfaits, virent revenir leurs troupeaux en bon ordre, et les bêtes avaient une singulière lueur dans leurs beaux yeux.

Le lendemain, à la nuit tombante, une grande anxiété régna dans la commune. De chaque maison, des hommes partirent à la recherche des disparus. Ils explorèrent le Grand-Bisse, descendirent au Pont-du-Diable, longèrent la Morge, battirent la forêt jusqu'au Praz-Bet, tout fut inutile.

Mais, quand le curé ouvrit son registre pour y porter le premier mariage de l'automne, il y lut l'inscription de Laurent et de Françoise, tracée en lettres d'or par une main inconnue.

Ce fut bien plus tard que, dans un coin du plateau, du côté d'Arbaz, on retrouva le mulet de Barbe et celui de Favre, qui broutaient paisiblement, sellés de velours et couronnés de roses, demeurées fraîches,

TABLE DES MATIÈRES

Contes en Vingt Lignes

	Pages
Le Puits	5
La Pierre	6
Le Remords	7
La Curieuse	8
L'Aveugle	9
La Grenouille	10
La Mort	11
Le Grain	12
L'Épreuve	13
Le Diadème	15
La Fleur	17
Le Supplice	18
Déception	19
Le Diamant et la Noisette	23
L'Air et l'Eau	25
Le Poignard	27
Pour une fois	29
Le Rouet	31

Pages

Le Désir..... 33
Le Gage..... 35
La Statue..... 39
La Rivière..... 41
Le Visage Perdu..... 43

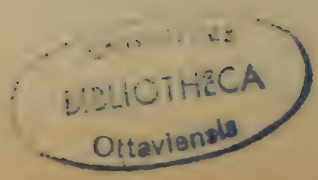
L'Aéroplane..... 47

Contes Flamands

Le Coquemar..... 59
Le Cœur..... 67
Conte de Noël..... 75

Contes Valaisans

Dame Neige..... 49
Le Chat aux yeux rouges..... 81
La Mariée..... 87



Les illustrations ornant ce volume ont été exécutées d'après les dessins silhouettés aux ciseaux par Gisèle VALLEREY.

Terminé d'imprimer le 15 Septembre 1922
pour le compte des *Editions des Tablettes*
à l'Imprimerie V. CHAILAN, à Saint-Raphaël.

Exemplaire N°.....

Copyright by Burnat-Provins. 1922.

157

8235 1 C

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

06 MAI 1992

21 MAI 1992

15 MAI 1992

a39003 003352324b

CE PQ 2603
.U6C6 1922
COO BURNAT-PROVI CONTES EN VI
ACC# 1231084